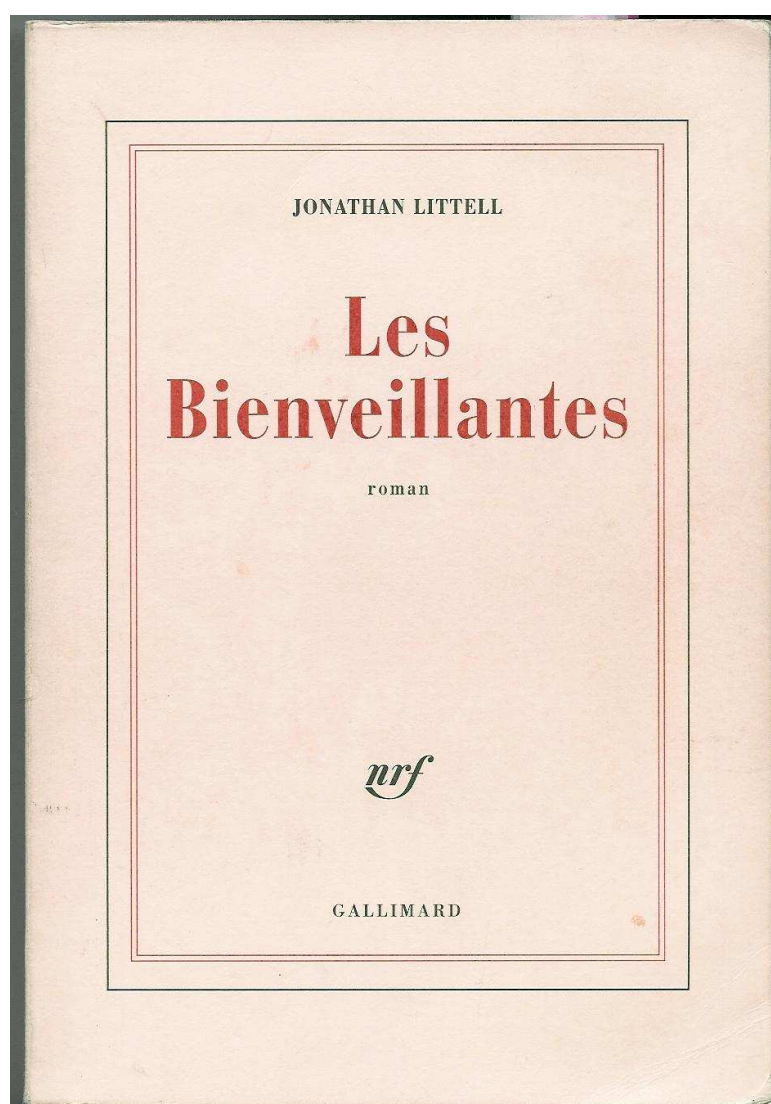


Fabien LEVANNIER
Développement des Systèmes d'Organisation
DSY 222 – Juin 2007

« LES BIENVEILLANTES »,
Roman de Jonathan LITTELL paru aux Editions Gallimard (2006)



SOMMAIRE

Sommaire :

Biographie de l'auteur : p 3

Postulats : p 4

Exposé des raisons pouvant expliquer le choix de cet ouvrage : p 5

Résumé de l'ouvrage : p 6

1. L'adoption de la « Solution Radicale » : choix légitime ou incompétence du pouvoir en place ? :..... p 6

Une justification historique et économique du choix de la solution radicale.

La relative indépendance des experts linguistes et anthropologues sur la question.

La nécessité de l'application ou non de l'Impératif kantien en temps de guerre.

2. Organisation des exécutions et influence sur les comportements des militaires en charge des exécutions :..... p 13

Description des différentes techniques d'exécutions utilisées par les militaires et relatées par l'auteur :

Typologie des comportements des militaires en charge de l'exécution des condamnés :

3. Mise en œuvre du passage de l'extermination à l'utilisation des forces vives juives pour le développement de l'industrie allemande :..... p 18

La gestion de l'acheminement de la population juive aux camps de concentration.

Les conditions de vie des détenus et leurs tentatives d'amélioration.

Utilisation des forces vives juives pour le développement de l'industrie allemande de l'armement.

Démantèlement des camps et transferts des prisonniers juifs.

Discussions : p 23

Bibliographie de l'auteur : p 24

Biographie de l'auteur



Jonathan Littell est né en 1967, à New York. Ayant acquis récemment la double nationalité - américaine puis française - et né d'une famille d'origine juive polonaise émigrée aux Etats-Unis, Jonathan Littell est âgé de 39 ans lorsqu'il achève d'écrire en 2006 « *Les Bienveillantes* », au bout de 7 années de recherche et de rédaction, multipliant pour cela les voyages en Ukraine, en Pologne et en Poméranie.

Plus de 2 ans lui auront notamment été nécessaires pour déchiffrer puis rassembler des données issues d'archives écrites, sonores ou filmées de la guerre et du génocide, tout en s'imprégnant des actes de procès, organigrammes administratifs et militaires d'alors, et autres études historiques et interprétatives.

Au-delà des origines de sa famille, la rumeur veut que Jonathan Littell se serait décidé à écrire un roman sur le massacre des Juifs, à la vue d'une photo d'une partisane russe exécutée par les nazis.

Jusqu'ici, l'auteur n'était donc que très peu connu et on ne sait finalement que très peu de choses de lui et de son parcours de vie :

Après avoir vécu de longues années en France – raison pour laquelle le livre a été, entièrement et brillamment, écrit de sa main en français -, il était jusque là engagé humanitairement, intervenant pour le compte de l'O.N.G « *Action contre la faim* » comme logisticien en Bosnie, au Congo, au Rwanda, en Tchétchénie ou encore en Afghanistan.

« *Les Bienveillantes* » est le second roman de Jonathan Littell, après qu'il ait publié en 1989 dans l'indifférence générale un roman de science-fiction, intitulé « *Bad Voltage* ».

Postulats

Dans son ouvrage, Jonathan Littell fait part d'un certain nombre de ses vérités et de convictions, dont nous en retiendrons les postulats suivants :

Postulat n° 1 :

L'adoption de *la solution radicale* – extermination de la population juive – par le parti national-socialiste allemand aurait été le fruit de sa propre incompetence et d'un manque d'imagination de sa part, dans la recherche de solutions viables, visant à :

- Reconstruire le pays après la Guerre de 14-18 ;
- Réprimer le racisme ayant alors cours en Allemagne, en intégrant notamment davantage la population juive dans la société allemande.

Selon l'auteur, l'adoption de cette solution aurait été le principal facteur déclenchant de la seconde guerre mondiale ; le conflit armé ayant été la réponse apportée par l'Alliance aux initiatives « délirantes » de l'Allemagne.

L'auteur se fait le porte-parole du courant insufflé à l'époque à la population allemande par le parti national-socialiste, à savoir que l'extermination de la population juive n'était pas complètement dénuée de sens et qu'elle avait même une légitimité d'ordre historique, économique, scientifique, philosophique et même religieuse.

Postulat n° 2 :

L'auteur affirme par ailleurs que les différentes techniques d'exécution mises au point par l'appareil militaire allemand répondraient avant tout à la satisfaction du triptyque « QCD » (Qualité Coûts Délais) ; problématique empruntée au monde de l'entreprise.

Selon Littell, l'évolution et l'amélioration des techniques d'exécutions auraient également permis une meilleure prise en compte de la psychologie des militaires en charge des exécutions.

Postulat n° 3 :

L'« utilisation » des forces vives juives à des fins de développement de l'industrie allemande en général et de l'armement en particulier, une fois décidée par le parti national-socialiste, aurait été trop tardive, mal définie et mal organisée.

Le mauvais « usage » de la population juive fait par les allemands aurait été un facteur contribuant fortement à la défaite de l'Allemagne lors de la seconde guerre mondiale.

Synopsis de l'ouvrage

Les Bienveillantes, roman de Jonathan Littell - écrivain américain fils du maître du polar Robert Littell - fût l'un des plus grands succès de librairie en France et en Allemagne de l'année 2006, et ce, malgré l'épaisseur du livre (910 pages) et, surtout, les relatives austérité et inaccessibilité des thèmes abordés par l'auteur. Tantôt plébiscité, tantôt décrié, la qualité de ce roman a néanmoins été reconnue par la plupart des pairs de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes* ayant été plusieurs fois primé en 2006, avec notamment les prix de l'Académie Française et le fameux Goncourt.

Les Bienveillantes retracent la traversée en Allemagne et en Ukraine de Maximilien Aüe, officier de l'armée allemande lors de la 2nde guerre mondiale. D'un poste d'intendant général d'une division militaire, le personnage principal se verra par la suite chargé par la haute hiérarchie politique allemande de définir et de mettre en œuvre les modalités d'« utilisation » des ressources issues des camps de concentration au service de la production allemande d'armement. L'auteur nous entraîne ainsi directement avec le personnage principal en pleine 2nde guerre mondiale, du côté allemand, sur deux niveaux bien distincts : le premier, à savoir l'extrême âpreté du quotidien des soldats allemands (dans le cas présent, sur le front ukrainien), le second, la guerre telle qu'elle est perçue et dirigée par les hautes sphères du pouvoir et milieux intellectuels allemands, deux milieux auxquels Aüe sera tour à tour confrontés.

Le roman décrit avec une extrême - et dérangeante - précision ce qui est alors la principale obsession du Reich allemand : la traque et l'extermination de la population juive par les forces militaires allemandes, au-delà même des seules frontières européennes. Thème central du texte, occasion ainsi pour l'auteur d'affirmer son intime conviction : plaider pour une désresponsabilisation des personnes (du caporal au capitaine) en charge de la bonne application des décisions prises alors par Hitler, en posant la question suivante au lecteur : « *et vous, à sa place, qu'auriez-vous fait ? Auriez-vous vraiment fait autrement ?* ».

Pour l'auteur (ou tout du moins le personnage principal), la réponse est sans équivoque : *non*. Ramenée aux sciences du travail et de l'organisation, la question qui sous-tend le roman est donc : *jusqu'où et à quel prix doit-on ou non obéir aux ordres donnés par la hiérarchie ?*

Les Bienveillantes n'a nullement été critiqué par les historiens sur la véracité des faits tels qu'ils sont décrits dans le roman ; la critique tient surtout sur une relative complaisance de l'auteur à vouloir décrire la saleté des conditions de vie au sein des camps d'extermination (et dans une moindre mesure, celles des camps militaires), mais aussi et surtout sur une violence exacerbée au moment des exécutions de détenus. La critique tient enfin sur la précision de la description de la vie sexuelle du personnage principal, Aüe étant homosexuel à tendance bisexuelle. Même si Littell explique tout au long du roman les raisons qui ont amené son personnage principal à adopter cette sexualité, d'aucuns auront jugé ce thème comme inutile - voire déplacé - dans un roman traitant de l'extermination de la population juive.

Exposé des raisons pouvant expliquer le choix de cet ouvrage

Une étroite relation avec la science de l'organisation

Le thème de l'organisation est abordé par l'auteur à différents niveaux :

- ***Les organisations militaires et administratives allemandes mises en place par Hitler lors de la 2^{nde} Guerre Mondiale.*** Il sera ici largement question de la cohabitation plus ou moins réussie des divers corps militaires et de police institués par le Reich. A contrario, l'importance de la hiérarchie militaire (représentée par les grades militaires) ne paraissant pas être davantage prononcée au sein de l'armée allemande qu'au sein d'une armée d'une autre nation, celle-ci ne sera pas développée ici.
- ***L'organisation - que l'on pourrait qualifier de quasi-scientifique - et les procédures qui en découlent, relatives à l'exécution de prisonniers faits par les allemands :*** chaque technique d'exécution est définie de manière extrêmement détaillée par un descriptif de la technique en elle-même, des moyens mis en œuvre, des protocoles ante- et post- exécution à mettre en place et à respecter, le « comportement-type » attendu des exécuteurs à l'égard de la population à exécuter. Nous nous attacherons à voir en quoi ces différentes techniques seront successivement testées pour répondre avant tout à des exigences en termes d'objectifs à atteindre en un laps de temps défini (ex. nombre d'exécutés par jour), autrement dit à une exigence de productivité. L'influence sur la condition psychologique des exécuteurs peut également intervenir dans la préférence pour une technique d'exécution à une autre. Ce dernier aspect sera plus largement traité dans le chapitre de l'étude des psychologies individuelles et de groupe. Nous verrons dans quelle mesure ces procédures proviennent presque systématiquement des « têtes pensantes » du haut de la pyramide de l'organisation militaire allemande et comment celles-ci se sont parfois trouvées largement adaptées sur le terrain. Enfin, il sera également vu quel traitement est prévu en cas de désobéissance à ces principes d'organisation.
- ***L'organisation des camps de concentration/extermination comme vivier significatif de main d'oeuvre dans le cadre de la course à l'armement mené par l'Allemagne en fin de guerre.*** Des études extrêmement précises seront alors lancées, pour déterminer quelles doivent être les populations (sexe, âge, état physique,...) du milieu carcéral concernées par la production d'armement. Ces études viseront à l'atteinte d'une efficacité entre les coûts engendrés par le maintien en vie des prisonniers et leur réel apport productif. Cela passe donc tout d'abord par une gestion satisfaisante de l'acheminement de la population juive vers les camps, l'étude des besoins estimés en calories pour toutes les tranches de la population carcérale (prisonnier inactif ou actif/productif), les rations quotidiennes en alimentation qui en découlent (sans oublier leur aspect diététique), l'amélioration sensible des conditions de vie et de travail de cette tranche de la population, l'amélioration de la productivité et de la qualité (ou plutôt la suppression de la non qualité, dans le cas présent) des armes produites,...
- ***L'influence de la hiérarchie au plus haut niveau de l'état ou le détournement des instances scientifiques au profit de l'instance politique :*** nous verrons ici en quoi le pouvoir politique en place détournera (et épurera) certaines études estampillées « scientifiques » dans le but de légitimer les exécutions de certaines populations étrangères.

Une étroite relation avec les psychologies individuelles et de groupe

- **Les psychologies individuelles** : ici seront particulièrement étudiés les différents comportements observés chez la population militaire, et notamment celle en charge de l'exécution de prisonniers. Une typologie comportementale sera alors établie, chacune d'elle devant faire l'objet de tentatives d'explications sur le pourquoi de leur existence. Nous verrons en quoi cette typologie est largement dépendante, d'une part du niveau d'adhésion du sujet à l'organisation et plus particulièrement à la cause nazie, d'autre part d'une accumulation de fatigue physique et nerveuse endurée, due à une guerre beaucoup plus longue que prévue initialement par le camp allemand. Par ailleurs, nous verrons également en quoi certains militaires ont délibérément fait le choix « professionnel » de se spécialiser dans le traitement de la question juive, dans le but d'« accélérer » de manière significative leur carrière, et cela, en dépit de toute question de conscience individuelle.
- **Les psychologies de groupe** : seront étudiés ici les cas de désertions, de cannibalismes au sein des divisions/camps militaires, mais aussi les phénomènes d'appartenance d'individus à une organisation qui, par principe de mimétisme, peuvent expliquer la différence souvent constatée entre la somme des réactions individuelles et la réaction du groupe.

Tout au long de ce chapitre, des réflexions philosophiques (de grands auteurs antiques comme *Aristote*, *Platon*, ou plus modernes comme *Kant*, *Schopenhauer*, *Kierkegaard* et autres...) viendront compléter ces explications, dans le but d'apporter un éclaircissement conséquent sur ce qui est appelé « l'effort de guerre » par la population d'un pays en guerre, les comportements à adopter par cette même population, ainsi que des tentatives de détournement de la pensée de ces auteurs philosophiques - voire même des idéologies catholiques et protestantes - dans le but d'une légitimation de la guerre. Il sera ici enfin largement traité du concept de l'« *Impératif Kantien* » quant à la pertinence de son application ou non en temps de guerre.

Nous nous attarderons enfin à expliciter la pensée de l'auteur, justifiant l'intérêt d'un passage obligé de l'extermination de la population juive par le peuple allemand, par une (trop) grande similarité entre ces deux peuples dans leur sentiment d'appartenance à une seule et même communauté.

Résumé de l'ouvrage

L'adoption de la « *Solution Radicale* » : choix légitime ou incompétence du pouvoir en place ?

Selon certains hauts gradés militaires, la déclaration d'extermination de l'Allemagne faite au peuple juif aurait été en réalité « *une erreur nécessaire révélatrice de l'incapacité à gérer de manière plus rationnelle de la part des hommes chargés du problème, et plus globalement des politiques* » (p 208). « *Une erreur nécessaire* »... Difficile à comprendre l'auteur tant ces deux termes, essentiels dans cette phrase, peuvent paraître antinomiques. « *Erreur* », car la solution au problème a été la solution la plus radicale, solution qui n'aurait même jamais dû être envisagée et qui fût la plus grosse « *Schweinerei* » (connerie); « *nécessaire* », devant le caractère urgent du problème à résoudre, tel que l'avait estimé le Führer.

Littell affirme qu'après la prise du pouvoir par les nationaux socialistes, certains « *irresponsables* » du Parti se sont mis à réclamer l'application de mesures radicales, aboutissant à de nombreuses actions illégales et dommageables. Dans le but d'empêcher la généralisation de ces dérives, le Führer a instauré *les Lois Raciales*, dès 1935. Là encore, beaucoup d'hypocrisie : tout est affaire de nuance, de la part du Führer, ou comment légaliser ce qui ne n'aurait jamais dû être légalisé. Ainsi, *les Lois Raciales* de 1935 auraient rendu possible en toute légalité les pogroms de 1938. La solution au problème entérinée par le gouvernement de l'époque a été celle de l'*émigration accélérée*. Cette émigration aurait bien fonctionné, même après l'*Anschluss* de 1938. L'*Anschluss* provoquant la prise en charge par l'Allemagne de 3 millions de juifs polonais. Selon l'auteur, l'échec de l'entreprise tiendrait en 3 principaux points :

1. Avoir voulu traiter simultanément les problèmes – rapatriement des expatriés allemands, notamment en Russie, problème des juifs allemands puis polonais – alors qu'il aurait fallu les traiter séparément, étape par étape.
2. Un problème d'organisation du pouvoir politique allemand : « *c'est un fait que l'organisation de l'administration nationale-socialiste n'est pas (encore) en ligne avec les besoins politiques et sociaux de notre mode de société* » (p 344). Ainsi la corruption quasi-généralisée aux plus hautes sphères politiques et administratives allemandes n'aurait pas rendu possible la mise en œuvre des réponses apportées aux problèmes. Par ailleurs, la *SS* (*Schutzstaffel* ou Echelons de protection, en français) manquait alors de pouvoir et chacun contestait les décisions prises.
3. L'échec révélé de la « ghettoïsation » de la population juive, à la fois dans certaines zones des territoires allemand et polonais (Dantzig et autres), à la fois dans de « *grandes réserves* » sur des territoires lointains comme Madagascar, la Sibérie, le Birobidjan.

Ce serait selon l'auteur pour toutes ces raisons que le Führer aurait penché pour le choix de la *solution radicale*...

Littell parvient ensuite à mettre en regard l'approche nationale-socialiste du problème et ce qui en aurait été l'approche bolchevique : « *[...] une acceptation ferme et raisonnée du recours à la violence pour la résolution des problèmes sociaux les plus variés, ce en quoi, d'ailleurs, nous ne différons des bolcheviques que par nos appréciations respectives des catégories de problèmes à résoudre : leur approche étant fondée sur une grille de lecture sociale horizontale (les classes), la nôtre, verticale (les races), mais toutes deux également*

déterministes [...] et parvenant à des conclusions similaires en termes de remèdes à employer. ». Face à ce type de problème, la Russie aurait donc - aux dires de l'auteur - réagit de la même manière que ne l'a fait l'Allemagne de l'époque.

Une justification historique et économique du choix de la solution radicale

Les pertes humaines allemandes lors de la guerre de 14-18

Littell tente alors de justifier sur le plan historique la nécessité d'un recours à la guerre pour régler le problème qui se pose à l'Allemagne. Selon lui, ce recours serait le fait des défaites de l'Allemagne lors de la guerre de 14-18 ; parce que l'Allemagne aurait perdu ses meilleurs éléments lors de cette guerre pour le résultat que l'on connaît, pourquoi serait-elle obligée de garder ceux qu'elle considère comme ses moins bons éléments, autrement dit : « *les criminels, les fous, les débiles, les asociaux, les Juifs* » (p 617) ?

Le peuple juif : un traditionnel bouc émissaire des maux d'une nation

Littell affirme que, de toute façon, la population juive avait été continuellement un problème à travers les âges, notamment dans son désir de toujours prendre soin de s'exclure (ce sentiment remontrait semble-t-il à la Grèce d'Alexandrie).

Littell n'hésite pas à affirmer qu'en cas de crise (sociétale, économique,...) d'une nation, le recours à l'extermination de la population juive serait quasi-systématique, cette population ayant constitué depuis l'Antiquité un formidable bouc émissaire des maux des pays : « [...] *Même en temps de crise, il est naturel de se retourner contre les Juifs, et que si l'on s'engage dans une refonte de la société par la violence, tôt ou tard, les Juifs en font les frais.* » (p 618).

L'approche économique de la question

Si la solution consistant à exterminer l'intégralité de la population juive d'Europe, relève dans un premier temps d'une pure folie, les raisonnements qui suivent seront bien souvent empreints de logique, notamment d'ordre économique : « *Or, si nous exécutons les hommes, il ne reste personne pour nourrir les femmes et leurs enfants. La Wehrmacht n'a pas les ressources pour nourrir des dizaines de milliers d'inutiles femelles juives avec leurs gamins.* »

Raisonnement global au sein duquel alternent tantôt de l'humanité, certes à caractère très hypocrite, tantôt de l'inhumanité, le courant national socialiste tentant systématiquement de se démarquer du courant bolchevique en son temps, sur ses « méthodes de travail » : « *On ne peut pas non plus les laisser mourir de faim : ce sont des méthodes bolcheviques. Les inclure dans nos actions, avec leurs maris et leurs fils, est en fait la solution la plus humaine au vu des circonstances. En outre, l'expérience nous a démontré que les Juifs de l'Est, plus procréateurs, sont le vivier originel où se renouvellent constamment les forces du Judéo bolchevisme comme des ploutocrates capitalistes. Si nous en laissons survivre certains, ces produits de la sélection naturelle seront à l'origine d'un renouveau encore plus dangereux pour nous que le péril actuel. Les enfants juifs d'aujourd'hui sont les saboteurs, les partisans, les terroristes de demain* ».

La place à donner dans la société allemande à une certaine catégorie de la population, largement stigmatisée

La dernière frange de la population à exterminer sera celle relevant de la « *Endlösung der Sozialfrage* » (i.e. La solution finale de la question sociale) : « *Il y a encore beaucoup trop de criminels, d'asociaux, de vagabonds, de Tsiganes, d'alcooliques, de prostituées, d'homosexuels. Il faut songer aux tuberculeux, qui contaminent les gens sains. Aux*

cardiaques, qui propagent un sang altéré et qui coûtent des fortunes en soins médicaux : eux, il faut au moins les stériliser. Tout ça, il faudra s'en occuper, catégorie par catégorie. » (p 706).

De par leurs statuts de vainqueurs, jamais la France, l'Angleterre et l'Italie n'auraient été confrontées à un problème de cette nature. En revanche, du côté des vaincus, il semblerait que peu de possibilités soient offertes à une nation quant à la place dans la société et à la destinée que l'on souhaite donner à cette catégorie de la population – « *les criminels, les fous, les débiles, les asociaux, les Juifs* » - : la mort, la charité ou l'exclusion.

Pour illustrer cette idée, l'auteur reprend l'exemple suivi par le passé par deux grands peuples, à savoir les Grecs et les Arabes : « *Les Grecs exposaient leurs enfants difformes ; les Arabes, reconnaissant qu'ils constituaient, économiquement parlant, une charge trop lourde pour leurs familles, mais ne souhaitant pas les tuer, les plaçaient à la charge de la communauté, par le mécanisme de la zakat, la charité religieuse obligatoire (un impôt pour les bonnes œuvres)* ». (p 617).

Ainsi, de la même manière que les Arabes ont pu le faire par le passé, la tendance en Europe aurait été, non pas une exclusion extérieure, mais une forme d'exil intérieur, à visée prétendument pédagogique, mais pratique pour l'Etat : « *les criminels en prison, les malades à l'hôpital, les fous à l'asile* » (p 617).

Cette solution de l'exclusion étant jugée comme coûteuse pour un pays vaincu alors en pleine reconstruction et celle de la charité étant peu « flatteuse », la solution restante aurait donc été la solution radicale, solution comparable à une épuration sociale de la population.

La relative indépendance des experts linguistes et anthropologues sur la question

Côtoyant le front de l'est et notamment l'Ukraine et ses montagnes caucasiennes, l'armée allemande se verra confrontée au problème suivant : comment reconnaître le « caractère » juif d'une population dont la langue, les faciès, la ou les religions, les coutumes, les habitats sont tellement différents de ce que les allemands connaissent ? Le *Juif*, finalement, aurait-il plusieurs visages ?

Pour tenter de répondre à cette question, des « *études préalables* » (remarquons au passage l'utilisation de la terminologie du monde de l'entreprise) seront alors menées par l'Allemagne afin de déterminer le caractère juif de cette population, étiquetés d'emblée *Bergjuden* (i.e. Juifs des montagnes) par la plupart des hauts gradés allemands.

Ces études préalables consisteront à l'étude (origine, syntaxe, prononciation,...) des langues usitées par cette population caucasienne, ainsi que par son anthropologie crânienne ; il semblerait que, pour une fois et malgré la pression menée par le gouvernement sur la population scientifique allemande, les sciences allemandes de la linguistique et des anthropologies raciale comme crânienne n'aient jamais réussi à distinguer de manière infaillible un crâne allemand d'un crâne juif. La génétique mendélienne n'aurait pas eu davantage de succès.

Nous voyons que tous les aspects de la question ont été traités par le parti national-socialiste afin de ne pas montrer la moindre brèche, la moindre faille dans le raisonnement, pour prouver ainsi que tous les facteurs ont bien été pris en compte ; seules les sciences linguistiques et anthropologiques, peut-être parce qu'elles sont intrinsèquement plus factuelles et plus difficiles d'accès, donc moins malléables et à la main de quelques spécialistes, n'ont pu être détournées, orientées et aménagées afin de légitimer encore un peu plus la politique décidée par le national-socialisme.

La nécessité de l'application ou non de l'Impératif kantien en temps de guerre

Un éclairage philosophique de la question

Rappelons, avant toute chose et en quelques mots, en quoi consiste « L'Impératif kantien » : L'Impératif kantien indique que « *le principe de la volonté individuelle doit être tel qu'il puisse devenir le principe de la Loi morale. Ainsi, en agissant, l'homme légifère* » (p 521).

L'Impératif kantien serait-il suspendu en temps de guerre, en raison d'un état d'exception causé par le danger ? En effet, en temps de guerre, ce que l'on souhaite faire à l'ennemi, on ne souhaite pas que l'ennemi nous le fasse ; par conséquent, ce que l'on souhaite faire ne peut devenir la base d'une loi générale.

Dans un Etat national-socialiste, le fondement ultime de la loi positive est la volonté du Führer selon le principe du « *Führer haben Gesetzeskraft* » (i.e. la volonté du Führer est force de loi), principe régulièrement rappelé par la hiérarchie aux militaires en mal d'être.

Le *Führerprinzip* du Dr Frank, dans son *traité sur le droit constitutionnel*, va encore plus loin : le Führer ne pouvant être partout à la fois, il faut « *agir de manière que le Führer, s'il connaissait votre action, l'approuverait* »... Cette formulation n'est pas sans rappeler celle habituellement usitée par l'éducation judéo-chrétienne, Dieu ayant été remplacé dans la phrase par...le Führer.

Mais en réalité, lorsqu'un allemand pense servir le Führer, il sert uniquement le Volk, le peuple. Le Dr Frank disait : « *Frei sein ist Knecht* » (i.e. être libre c'est être un vassal ; les nationaux socialistes étaient très « friands » de ce type de formulations, étonnantes et incompréhensibles de prime abord, donc à fort potentiel intellectuel et de propagande) ; par ce « slogan », il fallait comprendre que le premier des vassaux, c'est le Führer.

L'auteur complète ce raisonnement par ces mots : « *c'est pourquoi, confronté à des tâches douloureuses, il faut s'incliner, maîtriser ses sentiments et les accomplir avec fermeté* » (p 522). En parlant ici de *tâches douloureuses*, l'auteur fait référence à la guerre en général et aux exécutions en particulier. La boucle est bouclée : il s'agit là d'une illustration (parmi tant d'autres) du raisonnement servi à la population – militaire, en particulier – afin de justifier des actes odieux commis par le national-socialisme.

Un éclairage religieux de la question

Après avoir décrit les tentatives des politiques visant à légitimer *philosophiquement* la nécessité d'une nation à rentrer en guerre, l'auteur en vient à décrire la légitimation *religieuse* du recours à cette solution.

Les dirigeants allemands n'hésitaient apparemment pas à reprendre des passages issus des textes sacrés pour asseoir encore davantage leurs arguments, comme cela est indiqué par l'auteur : « *La Loi biblique dit : « Tu ne tueras point, et ne prévoit aucune exception » ; mais tout juif ou chrétien accepte qu'en temps de guerre, cette loi-là est suspendue, qu'il est juste de tuer l'ennemi de son peuple, qu'il n'y a là aucun péché* » (p 544).

Ainsi, selon l'auteur, la loi, qu'elle soit biblique ou relevant de la morale kantienne, systématiquement dérivée de la raison et identique pour tous les hommes, serait une fiction « *utile* ».

L'auteur veut ainsi démontrer que tout individu qui serait sujet à des cas de conscience vis-à-vis des événements de l'époque, ne devrait intégrer dans son raisonnement aucune considération d'ordre philosophique ou religieuse pour n'avoir que les principes du Führer à suivre.

Cela n'est donc guère étonnant qu'une grande majorité des religieux et des croyants allemands de l'époque ait été un frein au déploiement de la politique nationale socialiste, reconnaissant la notion de Bien et de Mal, à la différence du référent proposé par le *Führer*.

Organisation des exécutions et influences sur les comportements des militaires en charge des exécutions

Description des différentes techniques d'exécutions utilisées par les militaires et relatées par l'auteur

L'exposé des différentes techniques d'exécutions suit un ordre chronologique, pour montrer en quoi même cet aspect de la guerre n'a pas été complètement laissé au hasard et étudié par quelques scientifiques allemands afin de répondre au mieux au célèbre triptyque emprunté au monde de l'entreprise moderne, celui de la *Qualité, des Coûts et des Délais*...

Les exécutions au fusil / à la mitrailleuse :

Les condamnés étaient placés accroupis, dix par dix, les genoux faisant face à une fosse remplie de corps enchevêtrés, pêle-mêle, au fil des exécutions. Cette méthode d'exécution portait le nom de « *Genickschuss* ».

Ceux qui n'avaient pas succombé sur le coup étaient alors achevés par des coups de feu donnés du haut de la fosse, parfois directement dans la fosse, à bout portant.

En effet, tous les coups de feu ne portaient pas à la première cartouche, d'une part à cause de l'inexpérience de certains militaires, d'autre part du traumatisme chez la plupart provoqué par l'exécution. De coups de feu portés aux poitrines, et donc pas toujours mortels, la hiérarchie « locale » supervisant les exécutions décida que les tirs soient directement portés à la tête, à l'aide de deux tireurs si cela était nécessaire.

Puis, comme le dit Littell : « *Les méthodes avaient changé, on les avait rationalisées, systématisées en fonction des nouvelles exigences. Ces changements toutefois, ne facilitaient pas toujours le travail des hommes.* » (p 105)

En effet, la *Sardinenpackung*, ou méthode « en sardine », consistait à ce que les condamnés, mis nus, se couchent eux-mêmes à plat ventre dans la fosse sur des corps sans vie et les tireurs leur administraient à bout portant des coups de feu dans la nuque. Cette méthode permettait ainsi d'entreposer plus de corps qu'auparavant dans une fosse, et nécessitait donc de creuser moins que par la méthode du *Genickschuss*.

Après chaque rangée, un officier devait inspecter et s'assurer que tous les condamnés étaient bien morts ; puis ils étaient recouverts d'une fine couche de terre et le groupe suivant venait se coucher sur eux, tête-bêche ; quand ainsi cinq ou six couches étaient constituées, la fosse était fermée.

Les exécutions au gaz :

« *Un moyen, plus élégant* » (p 142) fût alors trouvé par le dirigeant de la section chimie de l'Institut de criminologie technique : les exécutions au gaz. Avant de parvenir à cette solution, des patients d'asiles auraient servi de cobayes aux nombreuses expériences de l'Institut. Des tests aux explosifs, par exemple, auraient été menés, aboutissant à d'énormes carnages.

Les condamnés, au nombre d'une cinquantaine, étaient menés dans un camion hermétiquement clos, dont les propres gaz d'échappement devaient asphyxier ses occupants.

D'aucuns objectèrent la relative lenteur du procédé, mais les mêmes saluaient toutefois la « propreté » de la méthode et l'« économie » réalisée...

La dernière technique d'exécution relatée par l'auteur reste celle des chambres à gaz. Le gazage des condamnés se faisait à l'aide de pastilles libérant de l'acide hydrocyanique au contact de l'air ; ce gaz, utilisé dans le milieu industriel pour les fumigations, a été préféré au monoxyde de carbone, jugeait moins efficace et surtout plus lent. Les corps inertes étaient

alors transférés dans les crématorium de plusieurs fours, dont la capacité était bien souvent jugée insuffisante ; devant le débit d'arrivée des corps, ces crématoriums fonctionnaient sans discontinuer, allant jusqu'à provoquer une pollution de l'air et des rivières avoisinantes.

Typologie des comportements des militaires en charge de l'exécution des condamnés.

Les militaires en charge des exécutions émettront dès le début du conflit et de ce qui se révélera être plus tard la longue succession d'exécutions de diverses populations, des doutes quant au choix porté sur *la solution radicale* : « *Si nous commettons une injustice, il fallait y réfléchir, et décider si elle était nécessaire et inévitable, ou si elle n'était que le résultat de la facilité, de la paresse, du manque de pensée. [...]. Je savais que ces décisions étaient prises à un niveau bien supérieur au nôtre ; nous n'étions pas des automates, il importait non seulement d'obéir aux ordres, mais d'y adhérer ; or j'avais des doutes, et cela me troublait* ». (p 47). Plus le conflit s'étend dans la durée, plus les sentiments d'injustices liées à la solution choisie, aux abus de position de l'armée allemande, s'élèvent au sein de la population militaire.

Dans ce genre de circonstances, les limites morales deviennent de plus en plus floues : les officiers, au même titre que les soldats, pouvaient faire preuve d'excès, de dépassement des limites habituellement admises.

Dans tous les cas, le traumatisme psychologique subi par les militaires en charge des exécutions était considérable, et bien souvent irréversible. Un certain nombre de pathologies cliniques ont été recensées chez cette population, pathologies visibles soit pendant, soit après les exécutions. Elles revêtaient alors un caractère différent.

Pendant les exécutions

Pour exprimer ce désir que la plupart des militaires aient d'assister aux exécutions, Littell reprend un extrait de la République de Platon : « *Léonte, fils d'Aglaion, lorsqu'il vit des corps morts couchés près du bourreau ; et il conçut un désir de les regarder, et en même temps ressentit du dégoût à cette pensée, et voulut se détourner. Il lutta ainsi avec lui-même et plaça sa main sur les yeux, mais à la fin il succomba à son désir et, s'écroulant les yeux avec les doigts, il courut vers les corps, disant : « voilà, soyez maudits, repaissez-vous de ce joli spectacle ! »* ».

D'après l'auteur, ce qui inquiétait la hiérarchie provenait du fait que les soldats ressentaient pour la plupart le désir de Léonte, mais pas son angoisse. Au-delà du désir et une fois confrontés à la situation, les hommes prenaient semble t-il beaucoup de plaisir à ce qu'ils voyaient, à ce qu'ils faisaient ; un plaisir pouvant même mener jusqu'à la jouissance. Ceux-là devaient être identifiés afin de leur attribuer d'autres tâches.

Les autres, qu'ils soient indifférents ou encore dégoûtés par rapport à ce qu'on leur demandait, avaient décidé de s'acquitter de la tâche qui leur était confiée, par volonté d'obéissance et par un sens du devoir exacerbé. Eux tiraient également du plaisir, non pas de ce qu'ils faisaient, mais de leur dévouement, de leur capacité à surmonter les épreuves difficiles qui leur étaient soumises et de leur vertu par laquelle ils se distinguaient de leurs homologues en annonçant qu'ils ne prenaient, eux, aucun plaisir à tuer.

Littell décrit le ressenti de son personnage principal face à ces exécutions : le Dr Aüe souhaitait assister à ces exécutions afin de voir l'effet que cela provoquerait sur sa propre personne, certainement aussi dans le but de savoir dans quelle typologie il pouvait se

classer : « Ici, comme pour tant d'autres choses de ma vie, j'étais curieux, je cherchais à voir quel effet tout cela aurait sur moi. Je m'observais en permanence » (p 106).

Au début, les exécutions furent photographiées par les militaires. Ces photos retraçant ces exécutions en étaient même devenues une monnaie d'échange entre les soldats, comme pouvait alors l'être le tabac.

Devant de tels comportements, la décision fût prise par la hiérarchie « locale » de mener les actions hors des villes, afin d'éviter la présence de spectateurs ou de voyeurs à ces séances d'exécutions.

En dehors des séances d'exécutions

Les militaires, pour la plupart, discutaient beaucoup entre eux, se partageaient des anecdotes et leurs expériences ;

Les autres, enfin, se taisaient, se repliaient sur eux-mêmes ; c'était ces personnes-là qu'il fallait surveiller au plus près, car c'étaient les plus fragiles : certaines d'entre elles étaient susceptibles de se suicider, d'autres pouvaient également faire preuve d'actes de sadisme envers les condamnés.

De plus en plus de militaires en vinrent à adopter malgré eux ce dernier type de comportements, du fait de l'étendue du conflit dans le temps, mais aussi et surtout lorsque fût décidé par le Führer d'exterminer la totalité de la population juive, femmes comme enfants ; les militaires dirent alors : « Mais, Herr Standartenführer, la plupart d'entre nous sont mariés, nous avons des enfants. On ne peut pas nous demander ça. ». (p 99)

Incidences sur l'état physique des militaires ou comment le psychique prend le dessus sur le physique

Les militaires (des exécuteurs aux officiers encadrants) pouvaient être pris de violents accès de vomissements et de crises diarrhéiques, dus à la violence des événements dont ils devaient faire face. Ces phénomènes n'avaient nullement pour origine d'éventuelles intoxications alimentaires qui auraient pu être le fait d'une hygiène douteuse ; elles étaient quasi-exclusivement dues à la violence des actes et du stress qui en découlait chez les individus pendant, et après les exécutions.

La population militaire souffrait principalement de dépressions nerveuses. D'autres avaient des troubles psychologiques, plus ou moins importants et graves, parfois d'ordre sexuel : le plaisir que certains militaires pouvaient ressentir à battre à mort des détenus pouvait aller jusqu'à leur provoquer des éjaculations ! D'autres souffraient d'impuissance sexuelle et, pour cette raison, ne souhaitaient pas profiter de leurs rares permissions pour rentrer voir leurs femmes !

Pour l'auteur : « il était impossible pour un homme sain d'esprit d'être exposé à de telles situations durant des mois sans souffrir de séquelles, parfois graves » (p 130).

Pour réduire les risques d'une éventuelle « contamination » des dépressions nerveuses au sein des camps, il a été décidé par certaines hiérarchies locales que le choix devait être laissé aux militaires de se présenter ou non – pour être affectés à d'autres tâches ou renvoyés en Allemagne -, lorsqu'ils ne se sentaient pas ou plus capables de mener à bien les exécutions, que ce soit par faiblesse ou par conscience.

On s'en doute, cette mesure était très difficile à mettre en œuvre, car les militaires hésitaient ou refusaient d'avouer leur « relative » faiblesse, craignant que cette dernière ne les suive pour toujours dans leur carrière professionnelle militaire, avec pour conséquence un risque de ne plus accéder à la moindre promotion.

Quelques exemples de « dérapages », voire de crimes, commis par la population militaire allemande :

Les *Einzelaktionen* ou actions individuelles, isolées, consistant à tuer des Juifs dans un cadre différent de ceux décrits plus haut, étaient réprimés, condamnés, dans une mesure somme toute très relative. Une Loi avait d'ailleurs été promulguée, prévoyant au minimum une mise à pied de 60 jours du coupable de ces actions, pouvant aller jusqu'à une peine d'emprisonnement de 6 mois. Le crime devait être organisé, « en bande », ou ne pas l'être.

Les effets personnels de la population juive exécutée étaient parfois dérobés par les militaires allemands : montres en or, bagues, argent, ..., au lieu que ceux-ci soient directement envoyés en Allemagne, pour un usage non défini.

Les viols

Bien entendu, et il en est ainsi malheureusement lors de chaque guerre: la population féminine faisait l'objet de viols de la part des militaires allemands, avant comme après les exécutions. Rien n'est indiqué dans le roman sur les éventuelles peines encourues par ces criminels pour ces actes.

Le cannibalisme humain

Des cas de cannibalisme humain ont par ailleurs été recensés au sein même de populations militaires allemandes qui n'étaient plus ravitaillées ; aussi étonnant que cela puisse paraître de prime abord, seule la population militaire allemande pouvait être la « proie » de ce cannibalisme, comme nous l'explique l'auteur : « *Fallait-il manger un Russe ou un Allemand ? Le problème idéologique qui se posait était celui de la légitimité de manger un Slave, un Untermensch (i.e. un sous-homme) bolchevique. Cette viande ne risquait-elle pas de corrompre leurs estomacs allemands ?* » (p 349). Tout comme pour les *Einzelaktionen*, ces actions étaient fermement condamnées par la hiérarchie. Pour éviter d'éventuelles poursuites, les coupables ne voyaient pas d'autres solutions que de supprimer purement et simplement certains des militaires qui auraient assisté ou participé à ces actes d'une quelconque manière.

La violence et la maltraitance physique

En revanche, s'il est un acte que l'on pourrait classer au chapitre des dérapages et des crimes qui n'était pas réprimé par la hiérarchie, c'est bien celui de la violence et de la maltraitance physique des militaires allemands à l'égard de prisonniers en charge de travaux productifs ; ce comportement n'était évidemment pas réprimé, à condition que cette maltraitance n'entraîne pas un handicap physique trop important voire réhabilitaire du prisonnier.

Cette maltraitance était justifiée par un souci d'augmentation de la productivité : « *si on frappait, les détenus avançaient lentement, mais si on ne frappait pas, ils n'avançaient plus du tout* » (p 573).

Cette absence de sanctions, voire même l'incitation à maltraiter, pouvait alors provoquer sur certains sujets une augmentation de leurs degrés de perversité, en leur donnant goût à cette violence : « *Loin de corriger des criminels endurcis, [...], nous les confirmions dans leur perversité en leur donnant tous les droits sur les autres prisonniers. [...]. Ces camps, avec les méthodes actuelles, sont une pépinière de maladies mentales et de déviations sadiques ; après la guerre, quand ces hommes rejoindront la vie civile, nous nous retrouverons avec un problème considérable sur les bras.* » (p 573).

En réalité, la décision de transférer la fonction d'extermination de la population vers des camps spécialisés, aurait été motivée par le souci de ne pas « contaminer » les camps - dont les principales fonctions étaient correctrices et économiques/productives -, de ce sadisme et de

cette perversité dont on pensait ne pas pouvoir en maîtriser leur portée, et encore moins leurs effets secondaires sur la totalité de la population militaire allemande.

Les raisons avancées par l'auteur pour expliquer ce sadisme sont les suivantes : « *Sa violence (celle du détenu SS) croît et tourne au sadisme lorsqu'il s'aperçoit que le détenu, loin d'être un sous-homme comme on le lui a appris, est justement, après tout, un homme, comme lui au fond, et c'est cette résistance, vous voyez, que le garde trouve insupportable, cette persistance muette de l'autre, et donc le garde le frappe pour essayer de faire disparaître leur humanité commune.* » (p 574).

Mise en œuvre du passage de l'extermination des forces vives juives à leur utilisation pour le développement de l'industrie allemande

L'occasion nous est donnée ici par l'auteur de traiter de ce paragraphe, son personnage principal le Dr Aüe, étant nommé responsable de la mission de « *passage du système des camps de concentration d'une finalité purement correctrice à une fonction de provision de force de travail* » dans le but de « *maximiser la capacité productive de ce réservoir humain considérable* » (p 496).

La gestion de l'acheminement de la population juive aux camps de concentration

Est pris ici en exemple par l'auteur le célèbre camp d'Auschwitz. Une présentation de la gestion de l'acheminement de la population juive à Auschwitz est faite au Dr Aüe ; présentation qui n'a rien à envier à celles ayant cours actuellement dans nos entreprises, aussi bien sur le fond que sur la forme : « *Au mur, s'affichait un large graphique en plusieurs couleurs. « Vous voyez, c'est organisé par pays et mis à jour chaque mois. A gauche, vous avez les objectifs, et ensuite les totaux cumulés de réalisation de l'objectif. Vous voyez d'un coup d'œil qu'on approche du but en Hollande, 50% en Belgique, [...].* » (p 515).

Sur le plan de la logistique, l'acheminement des prisonniers se faisait alors exclusivement par voie ferrée. Cela pouvait poser d'importants problèmes, dont, pour ne citer que les principaux : la qualité et la disponibilité du matériel roulant, le temps imparti et dédié sur les voies, sans oublier l'affectation des prisonniers aux wagons. Pratiquement de la même manière que pour un transport privé de particuliers, et aussi étonnant que cela puisse paraître, le Reich devait financer cet acheminement en rétribuant financièrement la Reichsbahn.

Dirigé dans tous les cas par un médecin de garnison et par les responsables de camp, ce processus, invariable et relativement sommaire, se décomposait en 4 étapes principales :

1. Abandon du peu de bagages des prisonniers ;
2. Alignement en files des hommes d'un côté, des femmes et des enfants d'un autre ;
3. Envoi de femmes et des enfants dans des camions à destination des baraquements, sans jamais les séparer, pour éviter tout désordre ;
4. Sélection des hommes aptes à travailler des inaptés, par simple passage devant le médecin ou par un contrôle un peu plus scrupuleux (dentition, état musculaire apparent de la poitrine et des bras) ;

De nombreuses statistiques seront alors compilées sur le nombre de convois réceptionnés, leurs origines géographiques, le nombre de prisonniers conservés sur le nombre de prisonniers réceptionnés, par sexe, et les autres, retournés vers leurs pays d'origine.

Une organisation imparable et infaillible devait être mise en place, les convois arrivant certains jours au nombre de 3 ou 4 et comprenant chacun jusqu'à 3.000 juifs.

D'une manière générale, la règle suivante était appliquée : plus les convois étaient importants en nombre, moins leurs occupants n'avait de chance de s'en sortir comme travailleurs du camp. En effet, les infrastructures de logement étaient bien souvent largement insuffisantes pour pouvoir recevoir ces convois et les entreprises étaient peu enclins à réceptionner toute cette main d'œuvre, bien souvent déficiente. La sélection ne se faisait donc pas en termes de pourcentage de prisonniers sélectionnés comme travailleurs du camp, mais bien selon un quota en valeur absolue à respecter, quota variable d'un jour sur l'autre en fonction du

nombre de places disponibles dans les baraquements à l'instant t et de la situation budgétaire du camp à ce même instant.

Des camps de transit avaient été créés dans le nord de la France et en Hollande, afin de raccourcir les délais d'acheminement. Les capacités de réception des camps de destination devaient bien évidemment être pris en compte. Parfois, les convois étaient bloqués, pour cause de conflits alentour. L'« écoulement » des convois se faisait donc, soit au fil de l'eau, soit d'un coup, comme cela a pu être le cas notamment pour la Grèce, pour laquelle seuls 4 convois ont suffi.

Comme nous le verrons un peu plus loin pour le cas des camps de concentration, la question des conditions alimentaires et phytosanitaires des détenus était déjà centrale en amont du « processus », c'est-à-dire dès l'acheminement de cette population vers les camps, comme nous le précise l'auteur : « *Ils (les Juifs) étaient transportés, entassés dans des wagons à bétail surchargés, sans eau, sans nourriture, avec un seau hygiénique par wagon ; ces conditions étaient épuisantes pour leurs forces, les maladies se diffusaient, de nombreuses personnes mouraient en route, et celles qui arrivaient avaient piètre figure, peu passaient la sélection.* » (p 724). Personne, bien entendu, ne voulait prendre à bras le corps ce problème des conditions alimentaires et phytosanitaires lamentables et complètement inhumaines.

Lorsque l'acheminement ne pouvait se faire par voie ferrée, pour cause d'indisponibilité de wagons, il arrivait parfois qu'il se fasse par voie « pédestre ». Beaucoup de prisonniers mouraient en route ; ceux qui parvenaient au bout du chemin – et ils n'étaient plus qu'une poignée - ne pouvaient être utilisés *in fine* pour les travaux. Le gâchis était tel que la solution pédestre fut rapidement abandonnée.

Les conditions de vie des détenus et leurs tentatives d'amélioration

L'état des lieux

Les conditions de vie et de travail – alimentaires, comme phytosanitaires - ayant cours au sein des camps de concentration ont pu être largement étudiées par le Dr Aüe à qui une nouvelle mission d'étude de ces conditions lui avait été confiée par le Reichsführer. Il avait alors été avancé par le Dr Aüe au Reichsführer que ce problème des « conditions de vie » faisait partie de l'un des trois principaux qu'il avait relevés pouvant être un obstacle à une utilisation maximale et rationnelle de la main d'œuvre disponible ; les deux autres problèmes étaient selon Aüe :

- La corruption parmi les SS des camps, pour laquelle une commission spéciale avait été mandatée, et
- Une incohérence bureaucratique persistante.

En ce qui concerne plus précisément le seul problème de l'alimentation, l'incohérence là aussi avait cours : « *Dans les camps, la cuisine dépend du département administratif, qui est subordonné au département D IV du WVHA ; les rations, elles, sont fixées centralement par le D IV 2 en accord avec la SS Hauptamt ; ni les médecins sur place, ni le département D III n'ont un droit de regard sur ce processus.* » (p 585).

Le WVHA, ou Bureau central pour l'économie et l'administration, et son département D IV, était en charge de l'administration et des finances. La SS Hauptamt, ou Bureau principal des Echelons de protection, était un contrepoids au SA, unités paramilitaires du Parti National

Socialiste...Autrement dit, pas de lien évident avec l'amélioration des conditions de vie au sein des camps de concentration.

Le Dr Aüe ne mit guère de temps à faire l'état des lieux des conditions de détention des prisonniers : « *les baraques, de longues étables de campagne de la Wehrmacht, modifiées par des architectes SS, étaient noires, puantes, bondées ; les détenus, pour la plupart en guenilles, s'y entassaient à trois ou quatre par châlit, sur plusieurs niveaux. [...]. Le camp ne savait plus quoi faire des cadavres et avait commandé un crématorium.* » (p 568). Au-delà de la seule question des conditions d'hygiène et alimentaires désastreuses qu'aucun homme ne devrait jamais avoir à subir dans sa vie, la qualité et la productivité du travail réalisé par les détenus jugées comme très largement insuffisantes étaient également en soi un second problème; selon Aüe, ces conditions de vie désastreuses étaient justement l'un des principaux motifs de cette non-qualité et du manque de productivité des détenus travailleurs. En partant de cette hypothèse et en toute logique cartésienne : en résolvant le premier problème, on devait donc parvenir à résoudre le second.

Les tentatives d'amélioration des conditions de vie

Afin d'améliorer ces conditions de vie et à la demande du Reichsführer, un groupe de travail fût constitué, composé d'un administrateur du siège de la DWB – les Entreprises économiques et allemandes – et d'un inspecteur pour la Nutrition.

Les normes et budgets étaient décidés centralement, alors que les camps s'approvisionnaient localement, ce qui pouvait provoquer d'importantes variations budgétaires.

Les rations-types quotidiennes étaient définies par individu, par sexe, tranches d'âges, le type de travail affecté (lourd ou léger), et selon que l'individu était ou non affecté à des expériences médicales.

Ces rations-types étaient définies par leur apport calorique et leur balance lipides – glucides – protides. Or, sur ces 2 plans, les rations-types définies ne répondaient pas aux besoins journaliers de tout individu. La priorité, selon les spécialistes nutritionnels du groupe de travail, devait être portée sur le respect du critère des apports caloriques et des protéines. Les vitamines et micronutriments étaient considérés comme secondaires.

La question fût posée si les rations-types exigées *centralement* étaient suivies *localement*, aussi bien qualitativement que quantitativement. Une partie des rations étaient bien évidemment à chaque fois détournées, au jeu de la corruption. Certains, *localement*, trouvaient les rations des détenus bien trop élevées : « *c'est toujours plus que nos hommes à Stalingrad.* » (p 600), disait un officier allemand ; ou bien : « *Il n'y a pas de raison qu'on traite nos ennemis mieux que nos propres soldats* » (p601). D'une manière générale, après visite des principaux camps par les membres du groupe de travail, il en découlait que les rations-types préconisées, voire exigées, n'étaient pas suivies *localement* dans la réalité et étaient en général inférieures de 20 à 30 % en termes d'apports caloriques. En luttant parallèlement au problème de la corruption et des détournements, la première solution venant à l'esprit était la suivante : augmenter le budget dédié à l'alimentation des camps. Certains objectèrent à cela que « *ce n'est pas en jetant de l'argent sur le problème qu'on va le résoudre.* » (p 600). Cette solution fût vite abandonnée, la plupart considérant le budget d'alors comme déjà trop élevé.

Il fut alors décidé de mener une dichotomie supplémentaire parmi les détenus travailleurs, à savoir les travailleurs spécialisés et les travailleurs non spécialisés ; seuls les travailleurs spécialisés recevraient les rations-types. Une grille fut ainsi élaborée, indiquant pour chaque type de détenu travailleur ou non, spécialisé ou non, léger ou lourd, hospitalisé, la ration qui

lui serait dédié sur le seul plan de l'apport calorique. Une nouvelle « *Organisation (Scientifique) du Travail* » était née de cet état.

Le résultat de ces tentatives d'amélioration - matérialisées par une amélioration qualitative et quantitative des rations-types - était jugé à l'aune d'une variation à la baisse des taux de mortalité des camps concernés. Ces tentatives, combinées en parallèle à la construction de nouvelles infrastructures de logement, limitant ainsi la surpopulation au sein des baraquements, eurent d'excellents résultats, provoquant ainsi une baisse significative des taux de mortalité au sein des camps de concentration.

Une amélioration de la qualité et de la productivité du travail des détenus

Avec l'amélioration des conditions de vie – alimentaires et phytosanitaires -, le niveau de productivité des détenus avait tendance à s'approcher sensiblement de celui des travailleurs allemands ; à tel point que, fait incroyable, les industries allemandes et le ministère de l'armement se plaignirent de la concurrence déloyale provoquée par cette nouvelle forme de travailleur. Pour pallier ce problème, la SS s'est trouvée obligée de refacturer ses travailleurs au même taux qu'un travailleur allemand, empochant donc au passage une marge, calculé par la différence entre le coût « d'entretien » d'un détenu et son « prix de vente ». Une amélioration des conditions alimentaires des détenus, avec un coût modéré et maîtrisé, permettait une amélioration sensible de la productivité. A titre anecdotique, ce raisonnement a été l'un des éléments fondateurs de l'école libérale de la micro-économie...

Et c'est justement cette maîtrise de ce coût marginal qui était devenu la pierre angulaire de cette nouvelle « entreprise », pour laquelle chaque responsable de camp se considérait comme un chef d'entreprise en puissance et dont le principal concurrent était le travailleur allemand !

Utilisation des forces vives juives pour le développement de l'industrie allemande d'armement

Un renforcement de l'industrie allemande d'armement

Tous les efforts devaient être employés afin de gagner la guerre. Cet effort devait notamment passer par une industrie encore plus forte : « *si tout n'était pas rapidement mis en œuvre pour une production militaire totale, la guerre était perdue.* » (p 606). Les ressources industrielles étaient en effet loin d'être utilisées à leur maximum.

Afin d'augmenter la capacité productive allemande d'armement, il avait été signé avec le ministre de l'économie français, Bichelonne, que la majeure partie de la production allemande de biens de consommation soit transférée en France ; cela provoquerait un avantage concurrentiel non négligeable à la France d'après guerre, mais c'était alors le prix à payer. De cette manière, plus d'un million et demi de travailleurs pourraient alors être dédiés entièrement à la production industrielle allemande d'armement.

Insuffler la qualité au sein de la production des travailleurs forcés

La question était de savoir s'il était possible de créer des entreprises modernes et profitables employant du travail forcé juif. Cela semblait possible, à condition notamment d'instiller par petites touches la dimension « qualité », comme nous le dit l'auteur : « *Les Juifs, cela va sans dire, sont des gens inférieurs, et leurs méthodes de travail sont complètement archaïques. J'ai étudié l'organisation du travail dans le ghetto de Litzmannstadt, c'est une catastrophe. Toute la supervision, de la réception des matières premières jusqu'à la livraison du produit fini, est assurée par des Juifs. Bien entendu, il n'y a aucun contrôle qualité. Mais avec des*

superviseurs aryens, bien formés, et une division et une organisation du travail rationnelle et moderne, on peut arriver à de très bonnes choses. » (p 537).

Démantèlement des camps et transfert des prisonniers juifs

Puis, avec la fin de la guerre et le début de la déroute de l'Allemagne, vint le temps du démantèlement des camps de concentration, et notamment celui d'Auschwitz dont l'exemple est repris par Littell. L'Allemagne ne souhaitait pas que la manière dont s'étaient passées les premières évacuations de camps se reproduise pour les suivantes, Auschwitz en tête. En effet, lors des premières évacuations, effectuées à la hâte, les militaires allemands n'avaient pas pu faire autrement que de tout laisser derrière eux.

La priorité était donnée à l'évacuation des travailleurs jugés les plus efficaces, qui pourraient être employés ultérieurement dès lors que la situation se serait améliorée.

Un des problèmes dont devaient faire face les militaires allemands, était de « contenir » les détenus, en évitant que cette évacuation ne mette à mal l'ordre militaire ; les risques étaient en effet énormes, comme nous le rappelle l'auteur : « *Une telle masse humaine ennemie, à l'intérieur de nos lignes, représente un risque formidable, même s'ils ne sont pas armés. Soixante-sept mille détenus, c'est presque sept divisions : imaginez sept divisions ennemies en liberté derrière nos troupes durant une offensive* » (p 769).

Mais a contrario de l'acheminement, l'évacuation des détenus ne pouvait se faire que par voie pédestre dans un 1^{er} temps, par voie ferrée dans un 2nd, dans le meilleur des cas. En effet, plus de 70% du parc de matériel ferré roulant avait été détruit par des bombardements en l'espace de 2 mois. Autant dans le cas de l'acheminement, les Juifs détenus étaient partis en assez bonne santé, autant pour l'évacuation des camps, les militaires allemands devaient faire avec des détenus harassés de fatigue et mal vêtus, et ce, malgré les distributions en chemin de couvertures, de vêtements et de nourritures. Très peu arrivaient à survivre, certains chutaient de maladie – typhus ou tuberculose -. Les détenus n'étaient pas les seuls à devoir se retrouver sur les routes : près de deux millions de réfugiés devaient être évacués. Lorsqu'un wagon était disponible, souvent la question était posée laquelle des deux populations il fallait privilégier.

Concernant les infrastructures du camp, la stratégie de démantèlement décidée fut le *ARLZ - Auflockerung - Räumung - Lähmung - Zerstörung*, pour Démontage – Evacuation – Immobilisation – Destruction. Cette méthode fut appliquée dès la fin de l'année 43. Ainsi, comme le dit l'auteur, « *les Bolcheviques, non seulement n'ont pas trouvé à se loger et à se nourrir, mais n'ont même pas, dans certains districts comme Novgorod, pu récupérer un seul être humain potentiellement utile.* » (p 769). Les infrastructures, et avant tout les crématoriums, étaient dynamités.

Discussions

La qualité de la documentation du roman fut saluée par les critiques, tant elle est riche et précise. Tellement précise que la description de la guerre et notamment des massacres des Juifs est extrêmement crue : aucun détail ne nous est épargné, tout au contraire. A ce propos, l'écrivain Pierre Assouline souligna ce regard froid, « *mais sans la sécheresse d'un rapport, sans doute pour bannir toute dimension poétique* » (extrait de son blog), qui aurait été considérée comme déplacée dans le propos. Ce faisant, il développe une esthétisation de l'horreur, une poétique de la cruauté, évoquant une fascination morbide et malsaine de l'auteur pour son sujet.

Ce qui est le plus dérangeant est la relative accointance de l'auteur avec son personnage principal, quant à leurs opinions sur la plupart des questions soulevées dans le roman. Schizophrénie de l'auteur ou habileté de l'auteur à vouloir subtilement passer ses messages ? Selon Littell, « *la catégorie du mal est un résultat, pas une cause. Il n'existe pas de gens mauvais en soi, même [...] Dutroux. Certes, ses actes sont mauvais, mais il n'est pas, lui, un Satan qui ferait le mal par plaisir. Ce qui est vrai pour le mal individuel l'est encore davantage pour le mal collectif quand le bourreau est entouré de gens qui lui renvoient l'image que ce qu'il fait est bien* » (extrait du quotidien « *La Libre Belgique* »)...

Cette accointance est telle qu'il est parfois bien difficile pour le lecteur de savoir lorsque Littell se sert de son personnage principal pour en faire son propre porte-parole, de lorsqu'il ne le fait pas.

Par ailleurs, la volonté récurrente de l'auteur de vouloir minimiser, voire annihiler toute responsabilité individuelle au titre d'une responsabilité collective prégnante (« *si donc on souhaite juger les actions allemandes durant cette guerre, c'est à toute l'Allemagne qu'il faut demander des comptes* » - p 545) dérange également.

Alors, Jonathan Littell, défenseur « modéré » de l'idéologie nazie ou simple provocateur ?

Bibliographie de l'auteur

- « *Bad Voltage* », aux Editions « Signet Books », anglais, 1989.
- « *The Security Organs of the Russian Federation – A brief history : 1991-2005* », document électronique gratuit, en anglais, disponible sur Internet, traitant des services secrets russes sur cette période.
- « *Les Bienveillantes* », aux Editions Gallimard, français, 2006.

Bibliographie utilisée par l'auteur, rappelée pour les besoins de la présente fiche de lecture

- Charles Laville, « *Biologie et collaboration* ».
- Kant, « *Critique de la raison pratique* ».
- Dr Frank, « *Traité sur le droit constitutionnel* ».
- Platon, « *La République* ».